

LES CONCERTS

Société des Grands-Concerts (6^{me} séance d'abonnement).

Les Grands-Concerts ont de nouveau, dimanche dernier, refusé du monde. La cause de cette affluence, qui est presque habituelle maintenant, était non pas la première audition d'une symphonie française encore inconnue, mais bien la présence de M. Jacques Thibaud, et l'interprétation, par le célèbre virtuose, de deux concertos (le programme, il est vrai, avait pris la précaution d'informer le public que le concerto de Bach n'est pas un concerto!).

M. Thibaud ne trompa pas l'attente des Lyonnais. Il fut tout simplement merveilleux dans le faux concerto de Bach (en *mi*) comme dans l'authentique concerto en *ré* de Beethoven. M. Thibaud, autrefois, ne possédait qu'un défaut : l'abus des ports de voix ou, si j'ose dire, du *degueulando*. Cet unique défaut, il l'a perdu. Et, en échange, il n'a perdu aucune de ses qualités : au contraire ! Ce charme incomparable, caractéristique essentielle de son jeu, il le possède toujours au plus haut point ; sa virtuosité si facile, il l'a développée encore ; sa jolie sonorité est toujours la même. Il possède maintenant et au plus haut point toutes les qualités musicales les plus précieuses. Bach et Beethoven furent interprétés par lui avec une pureté de style, une simplicité, et aussi une grandeur presque sans pareilles. Tout le monde établissait avec M. Ysaye une comparaison qui n'était pas généralement à l'avantage de l'illustre violoniste belge. C'est qu'en effet, si M. Ysaye a de puissantes qualités, il tombe dans des excès de rubato parfois insupportables, tandis que M. Thibaud, moins puissant, mais moins lourd, interprète les œuvres diverses avec la plus élégante fidélité. D'interminables acclamations saluèrent le brillant artiste.

Encadrant les deux concertos, trois œuvres seulement : au début, l'ouverture de la *Grotte de Fingal*, jouée peut-être à l'oc-

casation du centenaire de Mendelssohn (3 février 1809); à la fin, le *Camp de Wallenstein*; au milieu, la 3^{me} symphonie de M. Albéric Magnard.

Wagner considérait la *Grotte de Fingal* comme une des plus admirables œuvres musicales qui soient. La compétence de Wagner n'est guère discutable, d'autant plus qu'il connaissait à fond — pour en avoir utilisé certains éléments — les œuvres de Mendelssohn, telles que cette ouverture, celle de la *Belle Mélusine* ou la *Symphonie écossaise*. Les détracteurs les plus acharnés de l'aimable compositeur israélite se voient contraints de partager l'opinion de Wagner. La *Grotte de Fingal* est bien, en effet, une des œuvres les plus admirables et les plus élégantes qui soient. Comment redire la grâce suprême de cette « marine » si délicatement brossée ? Il faudrait le style fleuri du fervent panégyriste de Mendelssohn, M. Camille Bellaigue. Celui-ci s'est d'ailleurs amoureusement acquitté de ce soin : relisez les pages 196 à 202 du volume qu'il a consacré à Mendelssohn dans la collection des *Maîtres de la musique*. On ne saurait dire mieux ni d'une façon plus convenable. La jolie ouverture fut bien exécutée par l'orchestre.

L'audition de la 3^{me} symphonie de M. Albéric Magnard est un notable événement. La personnalité de ce compositeur ignoré du grand public est fort intéressante. Je n'ai pas à rappeler ici ce qu'est M. Magnard : élève du Conservatoire de Paris d'abord, puis disciple de Vincent d'Indy, enfin retiré, loin de la fièvre parisienne, dans une solitude campagnarde où il compose avec calme et édite lui-même ses propres ouvrages; esprit violemment indépendant et quelque peu anarchiste... Vous trouverez dans la troisième année de cette *Revue* (numéro du 12 novembre 1905) un article de M. Samazeuilh qui vous fournira sur le compositeur tous les renseignements nécessaires. Il nous suffit de savoir aujourd'hui que, dans ses premières œuvres, M. Magnard, « jeune » compositeur, puisqu'il n'a que quarante-trois ans, subissait, comme tout le monde, certaines influences, celle de Wagner en particulier.

Cette influence, dans la 3^e symphonie, on ne la retrouve plus;

on ne découvre même pas d'influence bien sensible, et — compliment suprême — cette œuvre est assurément originale. L'originalité complète chez un jeune musicien est exceptionnelle, et notez bien que M. Magnard était vraiment jeune lorsqu'il composa sa troisième symphonie : il avait alors trente-deux à trente-trois ans. L'esprit de Franck qui anime tant de compositions modernes n'y souffle pas davantage.

On a pu dire que M. Magnard était, avec *Fervaal*, la plus belle œuvre de Vincent d'Indy. On retrouve en effet l'empreinte d'indyste, mais non une empreinte superficielle : ce qu'on y retrouve, ou plutôt ce qu'on y devine, c'est la forte éducation, la discipline du Maître de la Schola qui imposa à un musicien plein d'ardeur une vigoureuse sélection de ses idées abondantes, une laborieuse mise en œuvre, une technique assurée. Les éléments musicaux eux-mêmes utilisés par M. Magnard ne rappellent pas du tout les inspirations de Vincent d'Indy, et s'il fallait découvrir une filiation entre les œuvres du maître et celle du disciple, on pourrait trouver, plutôt que des réminiscences d'indystes chez M. Magnard, une certaine ressemblance entre l'introduction de la 3^e symphonie qui date de 1898 ou 1899 et le début des *Souvenirs* composés en 1905. Écoutez en effet le choral qui ouvre la symphonie : avec son indécision modale et son achèvement aux violoncelles, ne vous fait-il pas songer aux premières mesures de cet *Op. 62* exposant en calmes accords de l'harmonie le thème de la bien-aimée que vient souligner comme un gémissement des basses ?

L'influence profonde et salutaire de Vincent d'Indy s'affirme surtout dans le faire orchestral. Là, rien de la lourde, compacte et puissante symphonie wagnérienne. Tout est sobre, aéré. Le musicien a, de parti-pris, peut-être avec excès, rejeté toute complication instrumentale. Il n'a voulu conserver que l'orchestre de Beethoven, ce qui a permis à beaucoup de parler de classicisme. Un classicisme de ce genre, si superficiel, serait négligeable. Par d'autres points, la symphonie nouvelle est, en apparence, plus réellement classique : elle n'est pas névrosée ; elle est solide, vigoureuse, saine, bien portante, ainsi que nous

apparaissent certaines œuvres anciennes, ainsi que s'affirment même les grandes compositions de Beethoven, pourtant conçues parfois dans les pires douleurs et les plus profonds désespoirs. Cette symphonie, à vrai dire, n'est pas très pathétique ni peut-être très profonde : elle apparaît comme un admirable jeu musical, clairement ordonné, réalisé avec une adroite précision. A aucun moment, l'auditeur n'est violemment empoigné ; il écoute avec plaisir, il suit, satisfait, l'évolution vive ou calme des théories sonores, il n'est guère ému.

Le public est resté très froid. Il fallait s'y attendre. Nos compatriotes sont très wagnériens ; grâce à l'obstination apostolique du directeur des Grands-Concerts, ils sont devenus aussi très franckistes. Ils n'ont pas su goûter l'art infiniment discret de Debussy ; ils sont mal préparés aussi à apprécier la musique peu rayonnante de M. Magnard. Pour expliquer ou excuser leur déconvenue, ils ont allégué que l'œuvre nouvelle n'est pas une symphonie, mais bien une suite d'orchestre. La symphonie, de M. Magnard, ne présente-t-elle pas les éléments essentiels de la forme consacrée, en dépit des titres pittoresques de son *andante* et de son *scherzo*, et malgré son « cyclisme » atténué ? Et qu'est-ce donc qu'une symphonie ? Peut-être, pour beaucoup, ce titre ne convient-il qu'à des compositions rigoureusement conçues selon les types de Mozart ou de Beethoven, et doit-il être justifié par une coupe très symétrique et par l'existence d'indispensables reprises ? Pour certains amateurs même, une symphonie ne peut être que de Beethoven...

Je notais plus haut que la symphonie de M. Magnard n'est pas très touchante. Cette réserve est assurément voulue et recherchée : le musicien se contraint de peur de tomber dans une émotion banale ; il redoute le succès facile. La valeur purement musicale de l'œuvre est plus grande que sa force pathétique : les thèmes sont de longue haleine et se développent avec originalité ; mais la composition tout entière se recommande surtout par sa richesse et sa variété rythmique qui parfois ne va pas, surtout dans le premier mouvement, sans une apparence morcelée et décousue... Comme la symphonie d'Ernest Chausson,

mais pour des raisons toutes différentes, la symphonie d'Albéric Magnard serait beaucoup plus appréciée à une seconde audition : l'hiver prochain nous fournira, espérons-le, l'occasion de la mieux comprendre et de la goûter davantage.



Séance de charité.

Quelques sociétés de notre ville avaient organisé, le 1^{er} février, au Grand-Théâtre, une soirée théâtrale et musicale au profit des Siciliens. Au programme, diverses comédies jouées par des amateurs, quelques morceaux chantés par des artistes du Grand-Théâtre, une brève partie symphonique exécutée sous la direction de M. Flon et comprenant la *Procession nocturne* de M. Henri Rabaud, et l'amusant *Apprenti sorcier* de M. Paul Dukas. La séance, mal organisée et démesurément longue, avait attiré un très petit nombre de spectateurs. Nous n'avons pu entendre la partie orchestrale, la seule intéressante, mais nous avons assisté à une manifestation artistique du dernier goût : l'*Ave Maria* infligé par Gounod au fameux *Prélude* de Bach que chantèrent les « principales actrices du Grand-Théâtre!! »



Concerts annoncés.

Lundi 8 février, salle Rameau, concert de la Symphonie Lyonnaise (orchestre d'amateurs). Au programme : *Symphonie écossaise* de Mendelssohn, concerto en ut mineur de Beethoven, suite *Au temps d'Holberg* de Grieg, *Marche héroïque* de Saint-Saëns, mélodies, etc.

Mardi, 9 février, salle Philharmonique, récital de piano de M. Edouard Risler. Au programme : sonate de Paul Dukas, œuvres de Schubert, Chabrier, Saint-Saëns, Fauré, Tchaïkowsky, Debussy.

Dimanche 14 février, salle Rameau, 7^e séance des Grands-Concerts. Au programme : symphonie de M. Witkowski, *Prélude de Tristan et Isolde* et *Mort d'Isolde*, concerto pour violoncelle, de Lalo (M. André Hekking), etc.

Lundi 15 février, salle Dufour et Cabannes, 2^e séance de sonates piano et violon de M. Rinuccini. Au programme : sonates de Louis Dumas et de Richard Strauss, etc.